

ALLEMAND
ÉPREUVE COMMUNE : ORAL
Explication de texte

Olivier Baisez, Christine Roger

Coefficient de l'épreuve : 3

Durée de préparation de l'épreuve : 1 heure

Durée de passage devant le jury : 30 minutes (20 minutes d'exposé, 10 minutes d'entretien)

Type de sujets donné : texte littéraire à expliquer en allemand

Modalités de tirage du sujet : Tirage au sort de deux billets parmi trois présentés au candidat. Sur chaque billet figure une indication de genre et de période, par exemple « Théâtre XVIIIe siècle », « Poésie XVIIe siècle » ou « Prose narrative XXIe siècle ». Le candidat choisit immédiatement une combinaison et le jury lui remet alors son sujet.

Ouvrages généraux autorisés : Dictionnaire unilingue. DUDEN *Deutsches Universalwörterbuch* en un volume.

Ouvrages spécifiques autorisés : aucun.

Textes et auteurs choisis par les candidats (entre parenthèses, le nombre de textes tirés). Les auteurs sont classés par ordre alphabétique.

Poésie (9) : Ilse Aichinger (1), Joseph von Eichendorff (1), Paul Fleming (1), Günter Grass (1), Andreas Gryphius (2), Heinrich Heine (1), Hugo von Hofmannsthal (1), Rainer Maria Rilke (1).

Prose narrative (7) : Annette von Droste-Hülshoff (1), Hans Fallada (1), Heinrich Heine (1), Franz Kafka (2), Urs Widmer (1), Stefan Zweig (1).

Théâtre (11) : Herbert Achternbusch (1), Wolfgang Borchert (1), Bertolt Brecht (1), Georg Büchner (1), Ödön von Horváth (1), Erich Kästner (1), Friedrich Maximilian Klinger (1), Jakob Michael Reinhold Lenz (1), Arthur Schnitzler (1), Patrick Süskind (1), Ludwig Tieck (1).

RÉSULTATS DE LA SESSION 2017 :

Le jury a auditionné 27 candidats cette année. Il se félicite d'avoir entendu plusieurs excellentes explications et a décidé d'accorder la note maximale à une explication du poème « Heu » de Ilse Aichinger, tant le travail de lecture était fin et singulier, alliant la rigueur à l'élégance de l'expression. Si tous les candidats savaient fort bien ce qui est attendu d'eux, le jury a néanmoins constaté que quelques-uns s'ingénient à faire de toute page littéraire une lecture métatextuelle qui conduit de façon trop mécanique à une perception du texte comme une sorte de « manifeste » de l'auteur, puisqu'il contiendrait une « mise en abyme » de son travail d'écriture. Bien souvent cette méthode revient à corseter le texte et se révèle infructueuse.

Introduction – Les candidats procèdent presque toujours à un découpage du texte. Cette opération n'est pas une exigence et doit être bien pensée : dans certains cas, distinguer des mouvements, des articulations, des tensions, plutôt que des « parties » permet de mieux mettre en valeur le fonctionnement d'un texte et ses effets.

La lecture (qui – au choix – précède l'introduction ou lui succède) est un moment essentiel de l'épreuve, où doivent déjà apparaître les linéaments de l'interprétation. Il est quelquefois sacrifié par une hâte excessive, un ton monocorde et/ou une articulation négligée.

L'annonce de l'axe de lecture dans l'introduction est une étape indispensable et vise à dégager ce qui, aux yeux du candidat, fait la spécificité du texte à expliquer. Il doit être clair, pertinent, bien circonscrit ; il peut être audacieux. Une interprétation très personnelle du sonnet « Spätherbst in Venedig » de Rilke a ainsi emporté l'adhésion du jury, grâce à un projet de lecture habilement construit qui permettait de saisir les enjeux du texte et de rendre visible les procédés de signification dans toute leur complexité.

Explication de détail – La plupart des explications proposées sont linéaires, et ce choix est bien entendu parfaitement légitime. Il appartient au candidat d'évaluer la stratégie la plus efficace face à un texte donné, en tenant compte notamment de la bonne gestion du temps de passage pour la prose narrative et le théâtre, et en évitant l'écueil de la présentation trop pointilliste qui risquerait de donner une vue éclatée du texte.

Pour les textes dramatiques (*cf.* en annexe : F. M. Klinger, G. Büchner et H. Achternbusch), il convenait de s'interroger sur ce qui se joue aussi dans les entrées en scène ou les sorties et dans les didascalies, donc de réfléchir aux questions de dramaturgie et de performance. L'appréhension du théâtre, qui est la plupart du temps trop peu concrète, a conduit à des prestations superficielles ou pleines de contresens. Un travail de clarification et de repérage suffisamment poussé pendant le temps de préparation aurait sans doute permis de mieux questionner l'extrait proposé et de servir l'idée d'un plaisir du texte. Le jury regrette en particulier que des catégories esthétiques essentielles, comme l'humour et l'ironie, soient mal maîtrisées, ou prises l'une pour l'autre. On conseillera en particulier aux candidats de dégager dès les premières phrases d'introduction les procédés comiques à l'œuvre dans un texte pour montrer que l'essentiel a bien été compris, et non de se contenter de l'emploi souvent approximatif de l'adjectif « komisch » (lustig ? seltsam ?) au cours de l'explication.

Il était indispensable, pour l'explication des extraits narratifs, de s'interroger sur la situation d'énonciation, sur les ruptures temporelles et spatiales, sur les choix opérés dans le récit pour susciter émotions et réactions particulières (en annexe : A. v. Droste-Hülshoff, F. Kafka, H. Fallada).

Enfin, le jury a regretté que l'analyse stylistique et rhétorique des textes poétiques (en annexe : A. Gryphius, J. v. Eichendorff, G. Grass), cherche parfois à masquer la pauvreté du commentaire, en se concentrant sur l'effet en soi et non sur l'effet comme moyen de construction du sens.

Conclusion – Rappelons que la conclusion ne doit pas être escamotée : elle permet d'une part de vérifier la pertinence du projet de lecture, et d'autre part de prendre du champ pour réfléchir à nouveaux frais au texte.

Dans l'ensemble, la session 2017 a permis d'entendre des candidats bien préparés. Bien qu'il soit sensible à l'attention apportée à la correction grammaticale, à la variété et à la richesse du lexique, à l'emploi précis du vocabulaire technique indispensable à l'explication de texte littéraire, le jury n'a pas sanctionné avec une sévérité excessive les erreurs commises par les candidats.

Le jury les encourage à renoncer aux grilles de lecture commodes pour mieux s'approprier les textes. Il souhaite qu'ils aient confiance en eux-mêmes, qu'ils osent prendre des risques et qu'ils ne redoutent pas de tomber sur un texte et/ou un auteur inconnu. Qu'ils soient ici rassurés : l'entretien leur fournira l'occasion de préciser et d'approfondir leur analyse, de proposer un ajustement ou de revenir, si nécessaire, sur un élément du texte qui a été laissé dans l'ombre. Il doit être perçu comme un moment de partage intellectuel.

Die Gräber und Mausoläen der Könige von Trilini.

Es ist pechschwarze Nacht, nur so viel Sternenlicht, daß man den König Caromasko, der als Totengerippe, doch ohne Krone und Purpur nach den Gräbern seiner Väter herspaziert, sehen kann.

- 5 KÖNIG CAROMASKO *sieht sich um, seufzt ein wenig, und schüttelt sich, wie einer, der aus dem Schlaf erwacht.* Da bin ich nun endlich einmal gestorben! Es hält wahrhaftig hart, bis ich mich von Regierungsgeschäften, Krone und Zepter, den weichen Sofas, den guten Weinen, feinen Speisen und Madame Colombine trennen konnte. Doch hab ich mir das Ding noch immer fürchterlicher vorgestellt, als es ist. Ich bin leicht und fühle keinen Hunger. Kalt ists ein wenig – vermutlich haben sie mir deswegen meinen neusten Mantel mitgegeben. –
- 10 Ich bin so fünfzig Jahr König von Trilini gewesen. Eine hübsche Zeit! und läßt sich viel drinnen tun; aber jetzt ists, als wie der Wind, der über meine Kiefer streicht – als wärs nicht gewesen. Drum ließ ich mir bas wohl seyn. –
- 15 Wenn ich aber nun so denke, was für ein elendes, lumpiges, niederträchtiges Geschmeiß die Menschen sind! Ich war ein Prinz von fünfzehn Jahren, ein unbärtiger Junge; regierte über das große Trilini, über Kerle von 60 Jahren, voll Weisheit und Verstand, mit langen grauen Bärten, und doch sagten mir die Burschen gerade zu ins glatte Angesicht, ich wisse mehr als sie alle; sie seien Dumköpfe gegen mich, ich sei die Sonne, die sie erleuchte. Ich glaubte es auch steif und fest, und glaubt es noch hier auf dem Grabe, hätten sie gestern, als ich so furchtsam zwischen der Winkeltreppe des Lebens und des Todes schwankte, nicht das nämliche zu meinem Prinz Seidenwurm gesagt, der doch bei meinem
- 20 Zepter! und der Höhle des Tods sei es geschworen! dümmer ist, als eine Auster! Das ist nun alles was ich in den fünfzig Jahren gelernt hab, nämlich: Daß das Menschenzeug elendes Lumpengesindel ist, das sich unter einem Seidenwurm eben so gut befindet, als unter einem Solon; oder meines gleichen. – Ich muß doch meine königliche Gemahlin Tritina aus dem dumpfen Loch hervorpochen. Ich glaub immer nicht, daß ich Seidenwurms Vater bin; der Gauch* hat keine königliche Ader an seinem Leibe,
- 25 und ich hab immer den Schuft von dickem Minister Bim im Verdacht, der da oben die Menschen, die ich noch gestern meine Sklaven nannte, rüdig sticht.

Er klopft an der Königin Tritina Gruft.

Frau Gemahlin auf ein Wort! – Machen Sie nicht lange! brauchen nicht vor der Toilette zu sitzen, und viel zu schminken. Hab die Ehre mit dürrn, hohlen Kiefern zu paradiren, wie Sie –

- 30 KÖNIGIN TRITINA *aus der Gruft.* Ei, sind Sie da Herr Gemahl! Ich hab schon lange auf Sie gewartet! Es ist ein sonderbares Leben hier! Das Zimmer ist etwas eng, und schlecht tapeziert. Man lebt so still – Indessen Sie wissen, ich laß mich nicht gern vor meinem Gemahl ohne Putz sehen. Nur die Haarlocken will ich etwas zusammen suchen. Viel Umstände bin ich dormalen nicht gewohnt zu machen. Die Dames d'honneur logieren ein wenig zu weit von mir. Auch haben mir die leidigen
- 35 Würmer – Ach! ich kanns Ihnen gar nicht beschreiben, wie dumm es hier ist –

KÖNIG CAROMASKO. Hab ich mirs nicht eingebildet, sie würde solches Zeug machen. Sie hat noch weniger gelernt als ich, denn sie hat nichts als Moden erfunden – Kommen Sie hervor wie Sie sind. Der Wind streicht über'n Hag*, ich bin etwas bloß, und meine Knochen rasseln.

- 40 KÖNIGIN TRITINA *mit zerfressenen Haaren, Lumpen, verrosteten Perlen, zerrauften Blumen und Flitterstaat.* Hu! wie frisch mein Herz! – Sie sind nicht zum Kennen!

KÖNIG CAROMASKO. Hab die Ehre ein gleiches Kompliment zu machen.

*Gauch : der Tor ; der Narr

*Hag : ein umfriedeter Wald

Friedrich Maximilian Klinger (1752-1831), *Prinz Seidenwurm der Reformator* oder *die Kronkompetenten* (1780).

Buden. Lichter. Volk.

ALTER MANN *singt und Kind tanzt zum Leierkasten:*

Auf der Welt ist kein Bestand,
Wir müssen alle sterben,
5 das ist uns wohlbekannt.

WOYZECK Hei, Hopsa's! – Armer Mann, alter Mann! Armes Kind, junges Kind! Sorgen und Feste!

MARIE Mensch, sind noch die Narrn von Verstande, dann ist man selbst ein Narr. – Komische Welt!
Schöne Welt!

Beide gehn weiter zum Marktschreier.

10 MARKTSCHREIER *vor seiner Bude mit seiner Frau in Hosen und einem kostümierten Affen:* Meine Herren, meine Herren! Sehn Sie die Kreatur, wie sie Gott gemacht: nix, gar nix. Sehn Sie jetzt die Kunst: geht aufrecht, hat Rock und Hosen, hat ein' Säbel! Der Aff ist Soldat; s' ist noch nicht viel, unterste Stuf von menschliche Geschlecht. Ho! Mach Kompliment! So – bist Baron. Gib Kuß! – *Er trompetet:* Wicht ist musikalisch. – Meine Herren, hier ist zu sehen das astronomische Pferd und die kleine Kanaillevögele. Sind Favorit von alle gekrönte Häupter Europas, verkündigen den Leuten alles: wie alt, wieviel Kinder, was für Krankheit. Die Repräsentationen anfangen! Es wird sogleich sein Commencement von Commencement.

WOYZECK Willst Du?

MARIE Meinetwegen. Das muß schön Ding sein. Was der Mensch Quasten hat! Und die Frau Hosen!

20 *Beide gehn in die Bude.*

TAMBOURMAJOR Halt, jetzt! Siehst du sie! Was ein Weibsbild!

UNTEROFFIZIER Teufel! Zum Fortpflanzen von Kürassierregimentern!

TAMBOURMAJOR Und zur Zucht von Tambourmajors!

25 UNTEROFFIZIER Wie sie den Kopf trägt! Man meint, das schwarze Haar müßt' sie abwärts ziehn wie ein Gewicht. Und Augen –

TAMBOURMAJOR Als ob man in ein' Ziehbrunnen oder zu einem Schornstein hinunter guckt. Fort, hintendrein! –

Das Innere der hellerleuchteten Bude

MARIE Was Licht!

30 WOYZECK Ja, Marie, schwarze Katzen mit feurigen Augen. Hei, was ein Abend!

DER BUDENBESITZER *ein Pferd vorführend:* Zeig dein Talent! Zeig deine viehische Vernünftigkeit! Beschäme die menschliche Sozietät! Meine Herren, dies Tier, was Sie da sehn, Schwanz am Leib, auf seine vier Hufe, ist Mitglied von alle gelehrt Sozietät, ist Professor an unsre Universität, wo die Studente bei ihm reiten und schlagen lernen. – Das war einfacher Verstand. Denk jetzt mit der doppelten Raison! Was machst du, wann du mit der doppelten Raison denkst? Ist unter der gelehrten Société da ein Esel? – *Der Gaul schüttelt den Kopf.* – Sehn Sie jetzt die doppelte Raison? Das ist Viehsionomik. Ja, das ist kein viehdummes Individuum, das ist ein Person, ein Mensch, ein tierischer Mensch – und doch ein Vieh, ein Bête. – *Das Pferd führt sich ungebührlich auf.* – So, beschäme die Société. Sehn Sie, das Vieh ist noch Natur, unideale Natur! Lernen Sie bei ihm! Fragen Sie den Arzt, es ist sonst höchst schädlich! Das hat geheißt: Mensch, sei natürlich! Du bist geschaffen aus Staub, Sand, Dreck. Willst du mehr sein als Staub, Sand, Dreck? – Sehn Sie, was Vernunft: es kann rechnen und kann doch nit an den Fingern herzählen. Warum? Kann sich nur nit ausdrücken, nur nit explizieren, ist ein verwandelter Mensch. Sag den Herren, wieviel Uhr ist es! Wer von den Herren und Damen hat ein Uhr? ein Uhr?

45 UNTEROFFIZIER Eine Uhr? – *Zieht großartig und gemessen eine Uhr aus der Tasche:* Da, mein Herr!

MARIE Das muß ich sehn. – *Sie klettert auf den ersten Platz; Unteroffizier hilft ihr.*

TAMBOURMAJOR Das ist ein Weibsbild.

Georg Büchner, *Woyzeck*. Fragment. Entstehung 1836.

Das Zweipersonenstück Der Stiefel und sein Socken handelt von einem alten Paar, Herbert und Fanny, das in eigentümliche, skurrile Rituale verstrickt ist.

Ein Regenvorhang. Eine Holzwand mit vierteiligem Fenster. Dahinter vergrößert ein Paar, zeitlos und doch alt. Sie [Fanny] ist dick und klein, er [Herbert] groß und hager, sie sitzen einander gegenüber, sie rechts.

[...]

Er lehnt sich an sie. Sie kost ihn, indem sie seine Schulter drückt, Härchen von seiner Schulter nimmt und die Schulter wieder drückt. Die Kerze vor ihnen flackert.

FANNY Dein wievielter Hut das wohl ist? Mein Poet. Du mit deinen Hüten. Du mit deiner Teekanne. Immer sitzt du unter deiner Teekanne. Immer hängt deine Teekanne über dir. Wäre sie nicht zerbrochen, deine Teekanne, und hättest du sie nicht repariert, und wäre sie nicht leck, hinge sie nicht über dir, deine Teekanne. Nur weil sie unbrauchbar ist, hängt deine Teekanne über dir.

Sie sieht hoch.

FANNY Schwer ist diese Teekanne nicht, aber wenn sie die zwei Meter herunterfiele, wäre es nicht ratsam, keinen Hut zu tragen. Früher hing die Lampe dort oben, aber der Tisch war schon genauso da, wo er jetzt ist. Dann kam die Zeit des Kerzenlichtes, und du hingst deine Teekanne hinauf. Ich kann mich noch so gut erinnern, wie du die Kanne repariert hast. Wir hatten die schönste Teekanne. Ihr Smaragdgrün, das man leider von unten nicht so richtig sieht. Und nun sind wir so alt, daß sie keiner von uns mehr herunterholen kann. Haha. Du hingst den Teebeutel hinein, nachdem du unsere Kanne mit heißem Wasser aufgefüllt hattest. Als du die Kanne vom Ofen hergetragen hast, rann sie schon. Ich dachte mir: Hat er es zu gut gemeint und zuviel Wasser aufgegossen. Aber als dann die Kanne auf dem Tisch stand und der Tee bereits über die Tischplatte rann, während wir mit leeren Tassen warteten, dachte ich mir: Hoffentlich sieht er es nicht. Nun, für unsere Tassen blieb Tee genug, aber die Überschwemmung auf dem Tisch machte sich Luft. Wie wird er reagieren, dachte ich mir, wenn der gute Tee auf den Fußboden rinnt? Er wird die Kanne an die Wand werfen, dachte ich mir, die teure Kanne. Aber du sagtest nur: Die Kanne kann nicht mehr. Und du hingst sie an den Haken, der die schwere Lampe getragen hatte. Der Haken wird halten, aber ob der Bügel der Kanne hält, der dünne Bügel aus Ton, ob der die Teekanne aus Keramik hält, das ist immer noch die Frage.

Sie streicht über seinen Hut, der bei dem erwarteten Unfall das Schlimmste verhindern soll, und geht. Es blitzt ohne nachfolgenden Donner.

HERBERT Meine Fanny macht sich Sorgen, damit sie der Mut nicht verläßt. Meine Gute, meine Ewige. Nie hätte ich gedacht, daß sie mit ihren roten Haaren so alt wird. Nie hätte ich gedacht, daß sie so dick wird. Nie hätte ich gedacht, daß ich mich bei ihr so wohl fühlen könnte. Ich war getrieben wie ein jeder begabte Mensch. Ich war zerrissen. Ich fühlte mich so begabt, daß ich dachte, mir die Zerrissenheit leisten zu können. Die Künste, dachte ich mir, seien nur vorhanden, sie lächerlich zu machen. Was soll ich die Künste mit einem Handwerk weiter zur Vollendung treiben? War nicht das Leben viel kostbarer? Schien mir die Kunst nicht nur dazu zu dienen, auf die Kostbarkeit des Lebens zu verweisen?! Und ist mir etwa etwas anderes als diese Kostbarkeit des Lebens geblieben, Fanny?

Sie kommt mit einem Socken, den sie stopfen wird, zurück.

Herbert Achternbusch (*1938), *Der Stiefel und sein Socken* (1993).

Es war tief in der Nacht, als Ledwina aus ihrem langen Schlummer erwachte. Sie hatte äußerlich tief geruht, und Therese war unbemerkt vor ein'gen Stunden noch einmal an ihrem Lager gewesen, wo sie die Schwester, die ihr nun erleichtert schien, beruhigt verlassen hatte. Aber in Ledwinens Innrem hatte sich eine grauenvolle Traumwelt aufgeschlossen, und es war
5 ihr, als gehe sie zu Fuße mit einer großen Gesellschaft, worunter alle die Ihrigen und eine Menge Bekannter waren, um einer theatralischen Vorstellung beizuwohnen. Es war sehr finster, und die ganze Gesellschaft trug Fackeln, was einen gelben Brandschein auf alles warf, besonders erschienen die Gesichter übel verändert. Ledwinens Führer, ein alter, aber unbedeutender Bekannter, war sehr sorgsam und warnte sie vor jedem Stein. »Jetzt sind wir
10 auf dem Kirchhof«, sagte er, »nehmen Sie sich in acht, es sind ein'ge frische Gräber.« Zugleich flammten alle Fackeln hoch auf, und Ledwinen wurde ein großer Kirchhof mit einer zahllosen Menge weißer Leichensteine und schwarzer Grabhügel sichtbar, die nun regelmäßig eins ums andre wechselten, daß ihr das Ganze wie ein Schachbrett vorkam und sie laut lachte, als ihr plötzlich einfiel, daß hier ja ihr Liebstes auf der Welt begraben liege. Sie wußte keinen
15 Namen und hatte keine genauere Form dafür als überhaupt die menschliche, aber es war gewiß ihr Liebstes, und sie riß sich mit einem furchtbar zerrißnen Angstgewimmer los und begann zwischen den Gräbern zu suchen und mit einem kleinen Spaden die Erde hier und dort aufzugraben. Nun war sie plötzlich die Zuschauende und sah ihre eigne Gestalt totenbleich mit wild im Winde flatternden Haaren an den Gräbern wühlen, mit einem Ausdrücke in den
20 verstörten Zügen, der sie mit Entsetzen füllte. Nun war sie wieder die Suchende selber. Sie legte sich über die Leichensteine, um die Inschriften zu lesen, und konnte keine herausbringen, aber das sah sie, keiner war der rechte. Vor den Erdhügeln fing sie an sich zu hüten, denn der Gedanke des Einsinkens begann sich zu erzeugen; dennoch ward sie im Zwang des Traumes zu einem wie hingestoßen, und kaum betrat sie ihn, so stürzte er
25 zusammen. Sie fühlte ordentlich den Schwung im Fallen und hörte die Bretter des Sarges krachend brechen, in dem sie jetzt neben einem Gerippe lag. Ach, es war ja ihr Liebstes, das wußte sie sogleich; sie umfaßte es fester, wie wir Gedanken fassen können, dann richtete sie sich auf und suchte in dem grinsenden Totenkopfe nach Zügen, für die sie selbst keine Norm hatte. Es war aber nichts, und zudem konnte sie nicht recht sehen, denn es fielen
30 Schneeflocken, obschon die Luft schwül war. Übrigens war es jetzt am Tage.

Annette von Droste-Hülshoff (1797-1819), *Ledwina* (1819). Romanfragment.

Eine kaiserliche Botschaft

Der Kaiser – so heißt es – hat Dir, dem Einzelnen, dem jämmerlichen Untertanen, dem winzig vor der kaiserlichen Sonne in die fernste Ferne geflüchteten Schatten, gerade Dir hat der Kaiser
5 von seinem Sterbebett aus eine Botschaft gesendet. Den Boten hat er beim Bett niederknien lassen und ihm die Botschaft ins Ohr zugeflüstert; so sehr war ihm an ihr gelegen, daß er sich sie noch ins Ohr widersagen ließ. Durch Kopfnicken hat er die Richtigkeit des Gesagten bestätigt. Und vor der ganzen Zuschauerschaft seines Todes – alle hindernden Wände werden niedergebroschen und auf den weit und hoch sich schwingenden Freitreppen stehen im Ring die
10 Großen des Reichs – vor allen diesen hat er den Boten abgefertigt. Der Bote hat sich gleich auf den Weg gemacht; ein kräftiger, ein unermüdlicher Mann; einmal diesen, einmal den andern Arm vorstreckend schafft er sich Bahn durch die Menge; findet er Widerstand, zeigt er auf die Brust, wo das Zeichen der Sonne ist; er kommt auch leicht vorwärts, wie kein anderer. Aber die Menge ist so groß; ihre Wohnstätten nehmen kein Ende. Öffnete sich freies Feld, wie würde er
15 fliegen und bald wohl hörtest Du das herrliche Schlagen seiner Fäuste an Deiner Tür. Aber statt dessen, wie nutzlos müht er sich ab; immer noch zwingt er sich durch die Gemächer des innersten Palastes; niemals wird er sie überwinden; und gelänge ihm dies, nichts wäre gewonnen; die Treppen hinab müßte er sich kämpfen; und gelänge ihm dies, nichts wäre gewonnen; die Höfe wären zu durchmessen; und nach den Höfen der zweite umschließende
20 Palast; und wieder Treppen und Höfe; und wieder ein Palast; und so weiter durch Jahrtausende; und stürzte er endlich aus dem äußersten Tor – aber niemals, niemals kann es geschehen – liegt erst die Residenzstadt vor ihm, die Mitte der Welt, hochgeschüttet voll ihres Bodensatzes. Niemand dringt hier durch und gar mit der Botschaft eines Toten. – Du aber sitzt an Deinem Fenster und erträumst sie Dir, wenn der Abend kommt.

Franz Kafka, *Ein Landarzt* (1919).

Ich gehe und gehe. Ich marschiere und singe mir ein Lied dazu, eines jener Wanderlieder, die ich früher bei Ausflügen mit Magda sang. Dann humpele ich wieder lange Strecken auf schmerzenden Füßen. Ich habe mir eine Zehe an einem Stein gestoßen, mit meinen unbeschuhnten Füßen, ist es schlechtes Wandern. Längst sind meine Strümpfe zerrissen.

5 Kreuze ich einen Bach, klettere die Böschung hinunter, setze mich auf einen Stein und halte die Füße ins Wasser, das mich zuerst durch seine Eiseskälte erschreckt. Dann tut es gut, und, auf einem Stein sitzend, schlafe ich ein. Ich erwache frierend, eisig, ich bin von meinem Sitz gefallen, ich wandere weiter. Je schneller ich gehe, um so länger scheint der Weg zu werden. Die Obstbäume an den Straßenrändern fliegen nur so an mir vorbei, aber ich komme nicht

10 vorwärts. Ich weiß nicht, wo ich bin, nur sehr fern von Haus. Ich weiß nicht, wie spät es ist, aber noch ist es Nacht. Zwei Hände breit steht der Mond noch über dem Horizont. Und ich wandere. Ich wandere durch ein schlafendes Dorf. Nirgends ist mehr Licht, alle schlafen, nur ich bin noch unterwegs, ich, Erwin Sommer, Inhaber eines Landesproduktengeschäftes en gros. Nicht mehr, nicht mehr, das war einmal. Was hier wandert durch die monderfüllte

15 Nacht, was ist das noch? Es war einmal –lange ist's her. Versunken, vorbei, fast vergessen... Ein Hund erwacht in seiner Hütte von meinem Schlurfschritt, schlägt an, fängt an zu kläffen, andere Hunde erwachen, und nun bellt das ganze Dorf, und ich schlurfe hindurch, auf blutigen Sohlen, ein Stromer, und gestern war ich noch... O schweig stille –! Und im Schatten des hölzernen Kirchturms bleibe ich stehen, wieder einmal hebe ich die Flasche zum

20 Mund und trinke. Das lullt die Fragen ein, das bringt die Schmerzen zur Ruhe, das ist eine Peitsche für die nächste halbe Stunde Weg... Aber nicht viel ist mehr in der Flasche, ich muß den kostbaren Stoff zu Rate halten. Den letzten Schluck – und er muß groß sein! – trinke ich auf der Schwelle meines Hauses, ehe ich vor Magda trete. Aber Magda schläft, ich werde ganz leise mich auf ein Sofa legen, heute nacht wird es keine Auseinandersetzung mehr

25 geben. Und morgen? Morgen ist sehr weit, bis morgen werde ich tief, tief schlafen, ich werde alles vergessen, was heute war, ich werde wieder der Chef der Firma sein, der wohl einen kleinen Fehler begangen hat, aber der auch die Fähigkeit besitzt, die Scharte wieder auszuwetzen... Ich habe die leere Flasche in einem Gebüsch des Gartens verborgen, nun steige ich auf meinen nackten Füßen ganz leise die Stufen zur Haustür empor. Auch das leise

30 Öffnen des Schlosses gelingt mir leicht. Ich bin jetzt nicht mehr die Spur betrunken, obgleich ich eben erst nicht nur einen, nein, sogar zwei sehr große Schlucke Korn genommen habe – der Rest der Flasche war größer gewesen, als ich erwartet hatte. Aber das ist nur gut, um so klarer und sicherer bin ich jetzt. Ich werde keinen Fehler begehen, niemanden werde ich wecken. Wie listig ich bin. Es zog mich ins Badezimmer, mir die blutigen Füße zu waschen,

35 aber mein klarer Kopf erinnerte mich, daß das Rauschen der Hähne dort Magda wecken würde, und jetzt schleiche ich in die Küche.

Hans Fallada (1893-1947), *Der Trinker*. Roman (1944).

40 Magda: Ehefrau des Protagonisten.

Die Hölle

Ach ! und Weh !

Mord! Zeter! Jammer! Angst! Kreuz! Marter! Würme! Plagen!

Pech! Folter! Henker! Flamm! Stank! Geister! Kälte! Zagen!

Ach vergeh!

Tief und Höh!

Meer! Hügel! Berge! Fels! Wer kann die Pein ertragen?

Schluck Abgrund! ach schluck ein! die nichts denn ewig klagen!

Je und Eh!

Schreckliche Geister der dunkelen Höhlen, ihr, die ihr martert und Marter erduldet,

Kann denn der ewigen Ewigkeit Feuer nimmermehr büßen dies, was ihr verschuldet?

O grausam Angst, stets sterben sonder* sterben!

Dies ist die Flamme der grimmigen Rache, die der erhitzete Zorn angeblasen!

Hier ist der Fluch der unendlichen Strafe, hier ist das immerdar wachsende Rasen!

O Mensch! Verdirb, um hier nicht zu verderben!

Andreas Gryphius (1616-1664)

*sonder : ohne

Sehnsucht (1834)

Es schienen so golden die Sterne,
Am Fenster ich einsam stand
Und hörte aus weiter Ferne
Ein Posthorn im stillen Land.
Das Herz mir im Leib entbrennte,
Da hab ich mir heimlich gedacht:
Ach, wer da mitreisen könnte
In der prächtigen Sommernacht!

Zwei junge Gesellen gingen
Vorüber am Bergeshang,
Ich hörte im Wandern sie singen
Die stille Gegend entlang:
Von schwindelnden Felsenschluchten,
Wo die Wälder rauschen so sacht,
Von Quellen, die von den Klüften
Sich stürzen in die Waldesnacht.

Sie sangen von Marmorbildern,
Von Gärten, die überm Gestein
In dämmernden Lauben verwildern,
Palästen im Mondenschein,
Wo die Mädchen am Fenster lauschen,
Wann der Lauten Klang erwacht
Und die Brunnen verschlafen rauschen
In der prächtigen Sommernacht.

Joseph von Eichendorff (1788-1857)

Der Vater (1960)

Wenn es in der Heizung pocht,
schauen ihn die Kinder an,
weil es in der Heizung pocht.

Wenn die Uhr schlägt und Bauklötze
stürzen, schau die Kinder,
weil die Uhr, den Vater an.

Wenn die Milch gerinnt und säuert,
strafen unverrückbar Blicke,
weil sein Blick die Milch gesäuert.

Wenn es scharf nach Kurzschluss riecht,
schau im Dunkeln alle Kinder ihn an,
weil's nach Kurzschluss riecht.

Erst wenn seine Kinder schlafen,
blickt der Vater in den Spiegel,
weil er noch nicht schlafen kann.

Günter Grass (1927-2015)